

LES VERBES STATIFS  
DANS LES PARLERS MANDING

par Denis CREISSELS

1. REMARQUES GENERALES ET DEFINITIONS.

Il existe en bambara une catégorie de lexèmes caractérisés par leur compatibilité avec un couple de marques prédicatives *ká* (positif) et *mán* (négatif). Le constituant formé par l'association d'un tel lexème et d'une de ces deux marques prédicatives s'associe nécessairement à un nom (qu'il convient de reconnaître comme son sujet) pour former le noyau d'une proposition. Une telle classe de lexèmes existe dans tous les parlers manding pour lesquels des informations sont disponibles, à l'exception du mandinka. Elle comporte généralement 30 à 40 lexèmes, le kagoro présentant un inventaire particulièrement fourni puisqu'une enquête auprès d'un locuteur de ce parler m'a permis d'y relever 48 lexèmes relevant de cette catégorie.

C'est uniquement sous l'influence des traductions en français que ces lexèmes ont pu être (et sont encore) abusivement identifiés comme "adjectifs". PROST, dans sa description du marka de Zaba, a été un des rares à les identifier correctement comme verbes et à réserver le terme d'adjectif à des unités dont les propriétés syntaxiques se rapprochent effectivement de celles des unités reconnues traditionnellement comme "adjectifs". Car il est clair que la notion d'adjectif telle qu'on l'utilise couramment se réfère à des propriétés caractéristiques d'un certain type de déterminant de nom. Or il est manifeste que l'ensemble des lexèmes prédicables en *ká/mán* ont un comportement tout à fait hétérogène du point de vue de la détermination des noms.

Seuls quelques-uns des lexèmes prédicables en ká/mán sont aptes à déterminer un nom sans avoir à s'adjoindre au préalable un suffixe dérivatif. Et même ceux qui ont cette faculté n'ont pas pour autant la propriété, caractéristique des adjectifs, de pouvoir à eux seuls former la base d'un constituant nominal lorsque le contexte permet de sous-entendre le substantif (comme par exemple en français: *il a acheté un gros poulet et deux petits (poulets)*). Inversement, la très grande majorité des lexèmes attestés en manding comme déterminant qualificatif d'un nom n'acceptent pas de se combiner aux marques prédicatives ka et man.

Les propriétés syntaxiques de lexèmes manding comme kura "nouveau" ou sèbe "sérieux" correspondent indiscutablement mieux à la caractérisation traditionnelle de l'adjectif que celles des prédicables en ká/mán. Par contre l'aptitude à s'associer directement à un marqueur prédicatif, qui est définitoire de cette classe <sup>(1)</sup>, confère à ces lexèmes du point de vue de la structure de la proposition un statut identique à celui des bases verbales: seuls diffèrent les morphèmes mis en jeu pour l'accession du lexème au statut de constituant en fonction de prédicat.

Les lexèmes prédicables en ká/mán constituent donc en bambara une classe particulière de verbes, qui seront désignés ici comme "verbes statifs". L'autre classe de verbes, la seule à être reconnue comme telle par la plupart des descripteurs du manding, sera désignée ici comme la classe des "verbes de processus".

Outre leur inventaire particulier et relativement réduit de marques de conjugaison, les verbes statifs ont d'autres particularités notables par rapport aux verbes de processus:

- ils sont nécessairement intransitifs;
- ils n'acceptent pas les mêmes morphèmes dérivatifs;
- ils sont incompatibles avec le morphème de translation kà.

(1) cf. mon article "Réflexions sur le système prédicatif du bambara", *Mandenkan* 6, automne 1983.

En liaison avec ce dernier point, on peut remarquer que les verbes statifs, à la différence des verbes de processus que l'on cite spontanément à la forme "kà + base verbale", sont dépourvus de forme de citation spontanée.

Donc le terme d'adjectif est rejeté ici comme inadéquat pour désigner l'ensemble des lexèmes prédicables en ká/mán. Par contre, en conformité avec l'usage ordinaire de ce terme, on le retiendra pour désigner les nominaux (lexèmes ou dérivés) qui s'emploient habituellement comme déterminant qualificatif d'une base substantivale tout en étant aptes à former à eux seuls la base d'un constituant nominal lorsque le contexte permet de sous-entendre le substantif en question. Ce comportement peut être illustré par kúra "nouveau", comme le montrent par exemple les deux phrases suivantes:

nègèsòkúrá dòn "c'est un vélo neuf"

[ ká nègèsò ká ny\, kúrá dòn? "ton vélo est bien, c'est un neuf?"

## 2. L'OBJECTIF DE CETTE ETUDE ET LES SOURCES UTILISEES.

Il n'est pas question ici d'entreprendre une étude de détail des propriétés syntaxiques des verbes statifs dans tel ou tel parler, mais d'envisager cette catégorie sous l'angle de la variation dialectale. La raison en est que la catégorie en question présente des caractéristiques insolites pour une catégorie de lexèmes: le nombre restreint de ses membres, et peut-être plus encore l'inexistence de mécanismes de dérivation productifs qui seraient susceptibles de l'enrichir. On peut espérer que l'optique dialectologique jette un éclairage intéressant sur certaines questions que l'on se pose à ce propos.

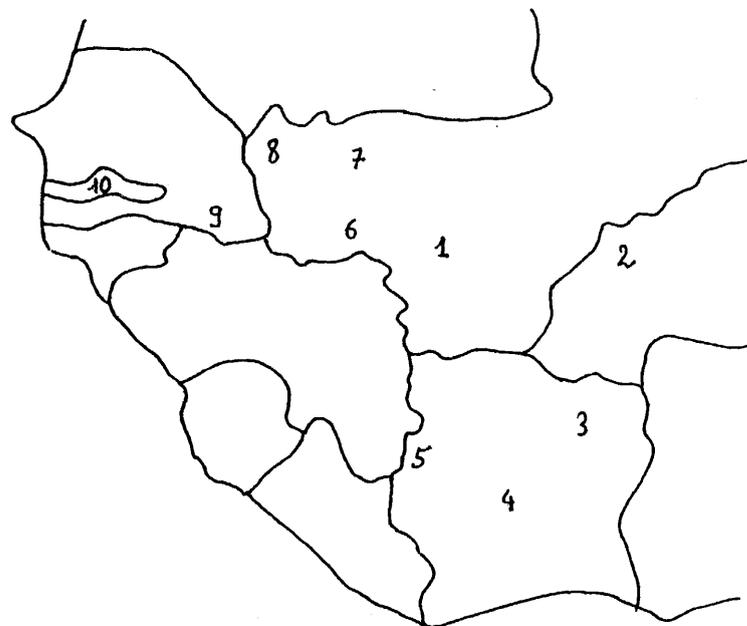
Parmi les sources disponibles sur divers parlers manding, ont été sélectionnées celles qui donnent un inventaire de verbes statifs que l'on peut espérer proche de l'exhaustivité. Voici là liste des sources en question et des parlers qu'elles représentent; le numérotage donné ici sera utilisé par la suite pour s'y référer:

- (1) bambara : Charles BAILLEUL, *Petit dictionnaire bambara-français et français-bambara*, Avery Publishing Company, 1981.
- (2) marka de Safané : documentation personnelle (1).
- (3) dioula de Kong: Aby SANGARE, *Le dioula de Kong (Côte d'Ivoire)*, thèse de troisième cycle, Université de Grenoble, 1984.
- (4) parler de Mankono (koyagakan) : documentation personnelle.
- (5) parler du Maou (maukakan): Denis CREISSELS, *Document Lexical maukakan*, Université de Grenoble, Publications du Centre de Dialectologie Africaine 1, décembre 1982.
- (6) maninka de Kita: documentation fournie par Boniface KEITA (thèse de troisième cycle en cours de rédaction).
- (7) kãgoro: documentation personnelle.
- (8) xasonka : Ute KOITE-HERSCHEL, *Le xãsonga (Mali)*, thèse de troisième cycle, Université de Grenoble, 1981.
- (9) maninka du Niokolo : Gérard MEYER, *Lexique élémentaire malinké-français*, Mission Catholique de Kédougou, août 1983.

Nous aurons aussi à faire des comparaisons avec le mandinka (10), car si ce parler ignore la notion de verbe statif en tant que catégorie grammaticale distincte à la fois des noms et des verbes de processus, il peut justement s'avérer intéressant de voir quel statut grammatical ont en mandinka les lexèmes qui correspondent aux verbes statifs d'autres parlers.

(1) On se référera occasionnellement à l'esquisse (dans l'ensemble excellente) qu'a donnée PROST du marka de Zaba, mais ce document ne fournissant qu'un échantillonage de la catégorie des verbes statifs ne peut être mis sur le même plan que les autres sources mentionnées ici.

La carte ci-dessous donne la localisation des parlers en question:



### 3. LES MARQUES PREDICATIVES DES VERBES STATIFS.

Le tableau ci-dessous donne pour chacun des parlers considérés la forme prise par les marqueurs prédictifs dont l'association à une base caractérise celle-ci comme appartenant à la catégorie des verbes statifs:

	(positif)	(négatif)
(1)	ká	mán
(2)	kán	mà
(3)	ká/yá	mán
(4)	yá	má(n)

(positif) (négatif)

(5)	a/ye	ma(n)
(6)	ká	mán
(7)	kà/ká	màn/mán
(8)	xà	mán
(9)	ye/ɲa	maɲ

Ce tableau appelle les commentaires suivants:

(2) Les tons de ce parler sont en principe l'inverse de ceux des autres parlers représentés ici. Le ton haut du prédicatif kán est donc anormal. Sa nasalité aussi est isolée. A noter que le marka de Zaba a quant à lui kà, qui correspond régulièrement au ká des autres parlers. Au négatif, on a noté mà une réalisation [mã] en tenant compte du fait qu'en marka, les voyelles succédant à une consonne nasale sont automatiquement nasalisées, ce qui fait que la nasalité vocalique est ici sans pertinence et n'a donc pas à être notée.

(3) et (4) Il est curieux de noter que plusieurs morphèmes ont dans les parlers de Côte d'Ivoire une forme yá correspondant à un ká des autres parlers. Il y a ainsi dans le parler de Mankono un morphème connectif yá et une marque d'injonctif yá. Mais cette correspondance est propre à quelques morphèmes et ne se manifeste pas ailleurs dans le lexique.

(4) et (5) Comme en marka, dans ces parlers la nasalité vocalique est dépourvue de pertinence au contact de consonne nasale. Mais à la différence du marka, il faut aussi tenir compte d'une nasalité finale latente, dont la présence n'est pas prévisible, qui se manifeste par son action sur l'initiale du mot suivant. C'est ce qui est noté (n). Il faut en particulier signaler que dans ces parlers, má négation de l'accompli des verbes de processus et má(n) négation des verbes statifs sont également réalisés [mã] mais se différencient du fait que má, à la différence de má(n), ne provoque aucune modification de l'initiale du mot suivant.

(5) L'absence d'indication tonale pour ce parler est due au fait que l'étude de sa tonologie n'a pu être poussée jusqu'au point de pouvoir déterminer avec sûreté le ton inhérent d'unités à distribution syntaxique très particulière et dont le ton varie selon le contexte, tels les prédicatifs. Quant à l'alternance entre a et ye, elle est déterminée comme suit: ye apparaît si le sujet est un pronom personnel, a dans les autres cas. Ce parler a une marque d'injonctif qui présente exactement la même alternance entre une variante a et une variante ye.

(6) et (7) L'indication d'un ton variable en (7) est due au fait que dans ce parler, tous les marqueurs prédicatifs sont caractérisés par un ton que l'on peut qualifier de contrastif, qui varie en fonction du ton suivant (et seulement du ton suivant): ils sont à ton haut si le ton suivant est bas, à ton bas si le ton suivant est haut. Une telle loi existe aussi en (6), mais alors qu'en (7) elle a un caractère absolu, en (6) par contre tous les prédicatifs peuvent présenter un ton haut stable, et seuls certains d'entre eux ont de manière facultative un ton contrastif.

(8) Une étude plus serrée de la morphotonologie de ce parler serait indispensable afin de confirmer le ton bas attribué au prédicatif des verbes statifs.

(9) L'alternance entre ye et ɲa est conditionnée phonétiquement: ɲa apparaît au contact d'un mot à finale nasale, ye au contact d'une finale non nasale. Les prédicatifs ye de l'accompli transitif et ye de l'injonctif présentent la même alternance entre une variante ye et une variante ɲa, et ce, non seulement en maninka du Niokolo, mais également en mandinka.

La question qui se pose est de savoir jusqu'à quel point la ressemblance phonétique (qui va parfois jusqu'à l'homonymie) entre les marques prédicatives des verbes statifs et certaines marques prédicatives des verbes de processus est due au hasard, ou si au contraire elle pourrait être révélatrice d'une origine commune. Sans prétendre répondre à cette question, voyons quelles sont ces coïncidences.

Un prädicatif ká (yá dans les parlers de Côte d'Ivoire) est attesté dans plusieurs parlers avec une valeur injonctive, et coïncide dans ces parlers avec la marque prädicative des verbes statifs. La coïncidence est particulièrement troublante en (5), où les deux prädicatifs présentent une alternance a/ye soumise au même conditionnement. Mais le rapprochement n'est pas très satisfaisant du point de vue sémantique. Plus vraisemblable de ce point de vue serait le rapprochement avec un ká à valeur d'accompli attesté dans toute la partie sud et ouest du domaine manding; mais la différence tonale ne peut pas être négligée. Il faut aussi évoquer la présence en mandinka d'un prädicatif ká à valeur d'habituel (au négatif: búka), mais là à nouveau le rapprochement ne paraît pas sémantiquement très vraisemblable.

Au négatif, on remarque que dans plusieurs parlers (2, 6, 8 et 9) la négation des verbes statifs se confond avec la négation de l'accompli des verbes de processus. Ailleurs ces marqueurs prädicatifs se différencient, soit par la nasalité de la voyelle (1, 3, 7), soit par une nasalité finale latente (4 et 5).

Quant au ye qui est en (9) la marque prädicative des verbes statifs, il coïncide avec un yé à valeur injonctive caractéristique des parlers de l'ouest et du sud-ouest du domaine manding ainsi qu'avec un yé à valeur d'accompli qui apparaît dans la construction transitive en bambara et dans les parlers de l'extrême-ouest. Mais le rapprochement le plus raisonnable me semble être avec l'ostensif yé "voici": particulièrement dans la zone maninka (parlers de Guinée et de la région de Kita au Mali) ce yé devient une marque prädicative dont le domaine sémantique n'est pas très différent de celui que recouvre le verbe "être" des langues d'Europe. Mais ce yé issu de l'ostensif s'associe en principe à la négation té, ce qui n'est pas le cas du yé qui marque en (9) la forme affirmative des verbes statifs.

#### 4. LES VERBES STATIFS ET LA DERIVATION.

Il n'y a dans les parlers manding aucun mécanisme de dérivation par affixation qui aurait comme but la formation de verbes statifs. Parmi

les verbes statifs attestés dans un nombre important de parlers, un seul est issu d'une dérivation. Il s'agit de cá "être abondant, nombreux": la façon dont ce verbe varie d'un parler à l'autre indique clairement comme origine \*sí-ya (sí "espèce, semence, race" ayant probablement dans un premier temps donné par dérivation "proliférer", d'où on serait passé ultérieurement à une valeur de verbe statif); le c- que présente ce verbe en bambara et dans quelques autres parlers relève manifestement des cas dont la dialectologie révèle que le c- s'est développé comme variante expressive de s- (1).

On relève aussi (voir ci-dessous) quelques cas de verbes statifs issus d'une composition.

Par contre, l'examen des cas où une même unité lexicale est attestée avec un double statut (selon les cas: verbe statif et nom, ou verbe statif et verbe de processus) laisse penser qu'il existe un mécanisme (peu productif, mais qu'on ne peut pas totalement négliger) de création de verbes statifs par changement de catégorie sans marque de dérivation explicite. Ce point sera repris une fois donné l'inventaire des verbes statifs.

En ce qui concerne maintenant la possibilité de former à partir de verbes statifs des unités appartenant à d'autres catégories syntaxiques, on note que les verbes statifs sont en règle générale compatibles avec deux dérivatifs: -man, qui à partir de verbes statifs permet d'obtenir des unités de nature nominale, et -ya qui donne des verbes de processus dérivés.

Les dérivés nominaux "Vst + man" sont de véritables adjectifs au sens précisé ci-dessus: formes dont l'occurrence la plus banale consiste à former avec un lexème substantival un syntagme qualificatif dont le terme déterminé peut si le contexte s'y prête rester sous-entendu.

(1) En dehors justement de quelques adverbes expressifs, il n'existe pas de c- qui serait stable à travers la totalité des parlers manding; et l'examen des variations dialectales montre que c- manding se développe, soit comme variante palatalisée de t-, soit comme variante palatalisée de k-, soit comme variante expressive de s-.

Il est toutefois remarquable que l'aptitude à prendre le dérivatif -man définit un ensemble de lexèmes qui ne coïncide pas totalement avec la catégorie des verbes statifs:

- certains verbes statifs n'acceptent pas la dérivation en -man, un cas particulièrement net étant celui de bòn "être gros";
- par contre, un suffixe -man sémantiquement identique est attesté sporadiquement avec des lexèmes qui n'ont pas le statut de verbe statif; nous verrons par exemple plus loin que les termes de couleur (jé "blanchir", fìn "noircir" et bièn "rougir") n'ont généralement pas le statut de verbes statifs, le bambara constituant justement une exception; or ces lexèmes sont attestés avec le dérivatif -man y compris dans des parlers où ils ne sont pas compatibles avec les marqueurs prédicatifs qui définissent la catégorie des verbes statifs. D'ailleurs, un tel suffixe se retrouve jusqu'en mandinka, où la notion même de verbe statif est absente.

A noter aussi (et cela est pour beaucoup dans la confusion dénoncée ci-dessus entre verbes statifs et adjectifs) qu'un certain nombre de verbes statifs dont on peut dériver un adjectif en -man peuvent aussi par eux-mêmes (c'est à dire à la forme lexématique) assumer le statut de déterminant qualificatif d'un lexème substantival (par exemple jírísurunman = jírísurun "petit arbre"). Mais il n'y a là rien de propre aux verbes statifs, puisqu'on trouve des lexèmes ayant le statut de nom ou de verbe de processus et qui eux aussi sont aptes à constituer le déterminant qualificatif d'un nom (et qui eux non plus ne sont pas pour autant des "adjectifs", si du moins on considère comme propriété définitoire de ces derniers le fait de rendre possible l'ellipse du substantif qu'ils déterminent).

On ne cherchera pas ici à donner la liste des verbes statifs qui acceptent le suffixe -man et de ceux qui le refusent, on ne se risquera pas non plus à dire quels sont précisément ceux des verbes statifs qui peuvent déterminer un substantif sans avoir à subir au préalable l'adjonction de ce suffixe: c'est que l'usage sur ce point est manifestement fluctuant, souvent contradictoire, et que donc des enquêtes beaucoup plus précises et approfondies sur chaque parler seraient indispensables avant de vouloir valablement préciser ces deux points.

On peut enfin se poser le problème de la relation entre le dérivatif -man, qui s'adjoint à des verbes statifs pour signifier "qui a la qualité d'être ...", et un dérivatif -ma, qui s'applique à des noms et signifie "qui est pourvu de ..." (soit conceptuellement une valeur d'identification dans le premier cas, une valeur d'association dans le second). Ces deux suffixes servent à former des adjectifs, ce qui favorise la confusion. Ils sont en outre dans plusieurs parlers totalement homonymes. Le problème est particulièrement délicat en mandinka, où l'homonymie de ces deux suffixes (qui dans ce parler se réalisent tous deux -maə) se complique de l'absence de la catégorie des verbes statifs. Mais, en dehors même du fait que dans plusieurs parlers ces deux suffixes se différencient par la nasalité de la voyelle, il faut noter une différence dans leurs propriétés tonales: les adjectifs de structure "verbe statif + man" forment avec le substantif un syntagme à compacité tonale, alors que les adjectifs de structure "nom + ma" maintiennent leur ton propre; par exemple:

nyl "être bon" → mùrù-nyí-mán "un bon couteau"

ntúmu "ver" → bùyàkí ntùmù-má "une goyave véreuse"

Cette différence de comportement tonal peut ainsi servir de critère formel pour distinguer, là où ils sont en apparence homonymes, ce qui constitue donc indéniablement deux dérivatifs distincts.

Quant au suffixe -ya qui s'applique aux verbes statifs (et ce, apparemment sans restriction) pour en dériver des verbes de processus, il pose lui aussi un problème d'homonymie avec un suffixe de forme identique qui s'associe à des noms d'individus pour donner des noms de notions abstraites (par exemple jùla "commerçant" → jùla-yá "commerce"). Le fait que les verbes de processus dérivés de verbes statifs soient en fait des verbo-nominaux (aptés à assumer la valeur de noms de processus ou de noms de résultat du processus, par exemple jàn "être long, haut, éloigné" → jàn-ya Vpr "allonger, éloigner, hausser", N "longueur, hauteur, éloignement") constitue un facteur de confusion entre ces deux types de dérivation mettant en jeu deux morphèmes dérivatifs homonymes. Mais les dérivés en -ya issus de verbes statifs ont toujours la possibilité de fonctionner comme verbes, tandis que ceux issus de noms ont souvent eux-mêmes un fonctionnement exclusivement nominal. L'existence éventuelle de quelques exceptions à

cette règle ne doit donc pas masquer la distinction. D'ailleurs, on a en marka une distinction formelle entre le dérivatif -ye qui sert à former des verbes de processus à partir de verbes statifs et le dérivatif -yaa qui s'applique à des noms pour donner des noms de notions abstraites.

##### 5. L'INVENTAIRE DES VERBES STATIFS : LE "NOYAU".

Du point de vue dialectologique, il se dégage un premier ensemble de 23 lexèmes qui sont attestés dans la totalité ou la quasi-totalité des sources retenues, et qui chaque fois qu'ils sont signalés apparaissent avec le statut de verbe statif. En voici la liste <sup>(1)</sup>:

bòn	"être gros"
cá	"être abondant"
dí	"être agréable, en bon état"
dógo	"être petit, jeune"
dùn	"être profond"
fárin	"être ardent"
físa	"être mieux, aller mieux"
fyén	"être léger"
gírín	"être lourd"
gwèlén	"être dur, difficile"
jàn	"être long, haut, éloigné"
júgu	"être méchant"
kán	"être égal"
kèkún	"être rusé"
kéne	"être en bonne santé"
kó	"être désagréable, en mauvais état"
kúna	"être amer"
màgán	"être mou"
mísen	"être mince, petit, mesquin"
nyl	"être beau, gentil"

(1) Les lexèmes cités dans la suite de cet article sans référence à un parler précis présentent toujours d'un parler à l'autre des variations de forme plus ou moins importantes; sauf indication contraire, c'est une forme bambara qui est utilisée pour les citer.

sùrun	"être court, proche"
téil	"être rapide"
tími	"être sucré"

Parmi les lexèmes qui, du point de vue dialectologique, forment ainsi le noyau de la catégorie des verbes statifs, il est remarquable qu'aucun n'est attesté dans nos sources comme verbe de processus. Par contre, plusieurs sont aussi attestés de façon plus ou moins courante comme noms, soit sous une forme identique, soit sous une forme légèrement différente. En tant que noms, ces lexèmes désignent un être ou un objet pour lequel est particulièrement typique la qualité prédiquée par le verbe statif correspondant.

Au couple de verbes statifs antonymes nyl "être gentil" / júgu "être méchant" correspond le couple de substantifs nyl "ami" / júgu "ennemi". Toutes les sources recensées donnent júgu "ennemi", par contre nyl "ami" semble moins répandu.

dógo a dans la totalité de nos sources un statut bivalent: verbe statif au sens d'"être petit, jeune", et nom au sens de "cadet".

kúna "être amer" est universellement attesté comme verbe statif, mais dans les parlars de la partie ouest du domaine manding il est en outre attesté comme nom au sens de "venin, poison".

dùn "être profond" est sporadiquement signalé comme nom au sens de "trou d'eau, endroit profond d'un cours d'eau".

fyén "être léger" pose un problème quant à son rapport à la catégorie du nom. En effet, une partie des attestations de ce verbe statif (c'est en particulier le cas du bambara) sont homonymes du nom signifiant "vent, air". Mais plusieurs attestations du verbe statif "être léger" renvoient sans ambiguïté possible à une racine <sup>x</sup>fége qui n'apparaît jamais comme nom et qui est nettement différente de la racine <sup>x</sup>fóyoi que l'on peut reconstruire pour "vent". Un phénomène d'attraction paronymique n'est pas à exclure.

A propos de ce noyau de la catégorie des verbes statifs, une question intéressante est de voir quel est le statut de ces lexèmes dans le dialecte mandinka, dont nous savons qu'il ignore la notion de verbe statif en tant que catégorie grammaticale:

(a) La plupart de ces lexèmes n'existent en mandinka à la forme lexématique qu'en association avec un substantif qu'ils déterminent; la dérivation en -maa est nécessaire pour qu'ils puissent acquérir un fonctionnement nominal relativement autonome (c'est à dire pour qu'ils puissent devenir de véritables adjectifs au sens retenu ici), et ils ne peuvent fonctionner prädicativement que pourvus du dérivatif -yaa formateur de bases verbales. C'est le cas de fàrin, gírín, gwèlèn, jàn <sup>(1)</sup>, kéne, mlsen, sùrun, téll et tíml.

(b) dógo se retrouve en mandinka avec en tant que lexème le statut de nom uniquement: dóo "cadet", qui donne par dérivation le verbe dóoyaa "être/devenir petit, traiter comme petit".

(c) Les correspondants mandinka de cá et de dùn ont en tant que lexèmes le statut de verbes.

(d) Les correspondants mandinka de júgu et de kúna cumulent le double statut de qualifiant de nom, à l'instar des lexèmes cités à la rubrique (a), et de substantifs signifiant alors respectivement "ennemi" et "poison"; comme pour les lexèmes mentionnés ci-dessus en (a), la dérivation en -yaa est nécessaire pour leur conférer un fonctionnement prädicatif.

(e) bòn, fìsa et kán ne sont pas attestés en mandinka en tant que lexèmes, mais on les retrouve dans les bases verbales dérivées bùñaà, fìsayaa et káañ. <sup>(1)</sup>

(1) Pour être tout à fait précis, il convient de signaler une possibilité d'emploi de jàn comme base verbale en mandinka, mais seulement pour introduire un complément de comparaison: àtè lè jàn-tá fítè íf "il est plus grand que moi". Quant au lexème bùñ, on le rencontre de façon tout à fait exceptionnelle dans l'énoncé figé í yé bùñ í yé jàn "tu es grand et gros", que la présence de la marque prädicative yé identifie comme emprunté à un autre dialecte (d'ailleurs cet énoncé n'apparaît que dans les contes).

(f) dí, fyén, gó et nyì ne sont pas non plus attestés en mandinka à la forme lexématique, mais uniquement à travers des couples de dérivés, l'un adjectival, l'autre verbal: dímaa/díyaa, féemaa/féeyaa, kúumaa/kúyaa, ñimmaa/ñĩñaa.

(g) Enfin, je n'ai pas retrouvé en mandinka les correspondants éventuels de kèkunou de màgan.

## 6. LES AUTRES VERBES STATIFS.

Voyons maintenant un par un les autres lexèmes qui, dans un nombre plus ou moins grand de parlers, manifestent le statut de verbe statif.

bási est donné en bambara à la fois comme verbe statif ("être âpre au goût") et comme nom ("médicament, fétiche, poison"). Sémantiquement, ce cas est donc à peu près identique à celui de kúna. Mais, alors que kúna est universellement attesté comme verbe statif et ne fonctionne comme nom que dans quelques parlers, à l'inverse básí est donné comme nom beaucoup plus souvent que comme verbe statif. Les parlers où básí est signalé comme verbe statif sont localisés à l'ouest: 1, 6 et 9.

bére est en bambara un spécificateur de quantité ("beaucoup", "assez") qui peut à lui seul assumer un terme nominal de la proposition (bére té à jè "il s'en faut de peu"), s'associer à un nom qu'il détermine (tìgà bére "beaucoup d'arachide") ou faire fonction d'adverbe (à ká kéne bére "il va très bien"). Dans les parlers 7, 8, 9 ainsi qu'en mandinka, bête signifie "bon" et fonctionne comme adjectif ou adverbe. Il est donné en outre comme verbe statif ("être bon") en 8 et 9, et aussi en 7, mais dans ce dernier cas avec réserves: en 7, bête n'est attesté comme verbe statif qu'à la forme négative. Or cette restriction curieuse n'est pas isolée: en mandinka on a de même à mán bété "il n'est pas bon", alors qu'au positif seul le verbe dérivé bétayaa serait admis.

bése "coquet" est attesté comme adjectif dans plusieurs des sources utilisées; c'est seulement en (4) qu'il a été relevé comme verbe statif.

bièn est en bambara verbe statif ("être rouge") mais aussi verbe de processus ("rougir"); or dans les autres parlars on constate qu'il est toujours signalé comme verbe de processus, et il n'apparaît comme ayant en plus le statut de verbe statif qu'en (7) et (8).

búgun "brouillard" est en bambara un nom. C'est de manière imagée que ce terme est utilisé pour désigner un certain type de plumage de poule (gris cendré). A ce sens, búgun est donné en 7 (et en 7 seulement) comme verbe statif: "avoir le plumage gris cendré".

cè "homme" est attesté partout comme nom; seule la source 3 signale ce lexème avec en plus le statut de verbe statif, au sens d'"être brave".

cèkəɔbá "homme âgé" est en bambara ainsi que dans les autres parlars un nom. Dans les parlars de l'ouest, le terme correspondant kəəbaa peùt en outre fonctionner comme qualifiant au sens d'"âgé" (et ce, en perdant toute implication de sexe: on peut parfaitement avoir le syntagme mùsukéəbaa "femme âgée"). Cette valeur qualificative se retrouve dans l'emploi qui est fait de ce terme comme verbe statif dans le parler 9, où l'on a kəəbaa "être âgé".

cènyí "beau" et cèjúgu "laid" sont en principe des qualifiants composés (mùsò cènyí "une belle femme") en relation transformationnelle avec la structure prédicative à cè ká nyí/júgu (la relation que l'on a là entre prédication et détermination étant identique à ce que l'on a par exemple pour mùsò sèn ká jàn "la femme a de longues jambes" + mùsò sènjàn "une femme aux longues jambes"). Mais en 9, les deux formants de keəñin et de keejayu sont donnés comme indissociables jusque dans la structure prédicative: au lieu d'avoir \*a kee ye ñin qui serait conforme à ce que l'on rencontre dans les autres parlars, on a en 9 a ye keəñin, et de même a ye keejayu. On a donc là deux verbes statifs qui sont par leur formation des composés.

dànga "malpropre" est donné comme verbe statif ("être malpropre") par la source 7 seulement.

fàna "rapporteur, menteur" est en bambara un nom; il est aussi donné comme verbe statif ("être un rapporteur") en 3, 4, 6, 7 et 8.

fàsa a en bambara le triple statut de nom ("nerf"), de verbe de processus ("devenir/rendre coriace") et de verbe statif ("être coriace"). Dans les autres sources on le retrouve généralement signalé comme nom et verbe de processus; il est toutefois signalé aussi comme verbe statif en 3 et en 7.

fìn est donné en bambara comme verbe de processus ("noircir"), nom ("obscurité") et verbe statif ("être noir"). Comme pour les deux autres termes de couleur fondamentaux (bièn et jé), la comparaison dialectale montre que c'est là fondamentalement un verbe de processus, qui n'est signalé en plus comme verbe statif qu'en 1 et 7.

gòni est en bambara à la fois verbe statif ("être chaud") et nom ("feu"). Ce lexème se retrouve avec ce double statut dans les parlars situés à l'ouest du bambara, et ne semble pas attesté à l'est ou au sud. En mandinka, son correspondant kàndi est un verbe et n'est pas attesté avec la valeur substantivale de "feu".

gwàn est en bambara à la fois verbe statif ("être chaud") et verbe de processus ("chauffer"). Ailleurs qu'en bambara, il semble se produire une spécialisation:  
- au sens propre de "chauffer", ou au sens figuré de "battre son plein, être animé", ce lexème est largement attesté en qualité de verbe de processus;  
- par contre, les sources 2 et 3 le donnent comme verbe statif, mais avec la valeur d'"être rapide" qui dérive par une métaphore de l'idée de chaleur (on en a la preuve dans un développement strictement parallèle pour súma "refroidir" + "être lent", comme nous le verrons plus loin).

jé "être blanc" présente un cas tout à fait semblable à celui des autres termes de couleur fìn et bièn (voir ci-dessus): seules les sources 1, 7 et 8 donnent ce lexème avec le statut de verbe statif alors qu'il est partout signalé comme verbe de processus ("blanchir").

jíto "poltron" est un nom qui semble dérivé de jí "eau" (la justification étant que l'eau symbolise le manque de consistance; -to signifie généralement "affecté d'un défaut, d'un manque, d'une maladie". La source 8 donne en outre ce terme comme verbe statif ("être peureux").

kálan "être chaud" est donné comme verbe statif en 1 et 6 mais n'est attesté dans aucune autre source.

kán "être obligé" est attesté en 1, 2, 3 et 4, toujours avec exclusivement le statut de verbe statif.

kèle "jaloux" n'a pas en bambara le statut de verbe statif, mais il est donné avec ce statut en 3, 6, 7 et 8.

kélen est dans tous les parlers manding le numéral "un". Il connaît quelque chose qui s'apparente à un emploi prédicatif dans l'expression à bée kélen "c'est tout pareil", mais il s'agit là d'un énoncé figé, et dépourvu de marque prédicative. Par contre en 5, ce lexème accepte le fonctionnement de verbe statif, au sens d'"être identique".

kíse "être actif, intelligent" est attesté comme verbe statif en 1, 4, 5, 6 et 7. Ce lexème pose un problème d'étymologie: d'une part il est tentant de le rapprocher de kíse "graine, partie dure" (d'où l'idée de consistance); mais d'autre part il peut provenir d'un emprunt à l'arabe, où l'on trouve kās "être intelligent".

kólon fonctionne en bambara comme déterminant de nom au sens d'"usagé", et comme verbe statif au sens d'"être un bon à rien" (ce qui implique un sujet humain); ce lexème se retrouve comme verbe statif avec cette même valeur en 4, 5, 6, 7 et 8.

kòro est donné en bambara avec la triple valeur de nom ("ainé"), verbe de processus ("vieillir") et verbe statif ("être vieux"). On le retrouve dans toutes nos sources avec le double statut de nom et de verbe de processus, par contre les sources 5 et 9 ne le donnent pas comme verbe statif. La comparaison entre dógò (qui fait partie du noyau des verbes

statifs, et n'est jamais verbe de processus) et kòro (qui apparaît comme étant fondamentalement un verbe de processus) éclaire le lien entre catégories grammaticales et conceptualisation: l'état de vieillesse est l'aboutissement d'un processus à partir d'un état initial de jeunesse, ce n'est donc probablement pas par hasard si le concept de "jeune" s'intègre à la catégorie des verbes statifs alors que le concept de "vieux" s'intègre préférentiellement à la catégorie des verbes de processus.

kùmu "être acide" est donné comme verbe statif en 1, 2, 4 et 7, mais ce lexème est plus couramment attesté comme verbe de processus ("aigrir, devenir acide"). En mandinka il a le statut de verbe.

kùmba "être costaud" n'est attesté que dans un nombre limité de sources (1, 3, 6 et 7). Il semble y avoir au départ un composé d'un type qui, selon les lois syntaxiques du manding, est apte à fonctionner comme déterminant qualificatif d'un nom: "(qui a une) grosse tête", et ce qualificatif composé aurait dans quelques parlers acquis le statut de verbe statif.

kúra "nouveau" est en bambara ainsi que dans tous les autres parlers un adjectif. La source 8 est la seule à le signaler comme verbe statif ("être nouveau").

myè est en bambara un nom signifiant "envie de viande", dont on peut dériver myèto "un amateur de viande"; ce terme est attesté dans toutes nos sources, mais c'est seulement en 4 et en 9 qu'il est donné comme verbe statif ("être amateur de viande").

nálon est généralement donné comme verbe de processus ("abrutir"). Il est toutefois curieux de voir ce verbe de processus largement attesté avec le suffixe -man qui est en principe propre aux verbes statifs. Or la source 8 le donne comme verbe statif ("être idiot").

nógo a en bambara comme dans les autres parlers le double statut de verbe de processus ("salir") et de nom ("saleté"). En 7, ce lexème a été en outre relevé comme verbe statif ("être sale").

nògòn "être facile" est attesté uniquement comme verbe statif, mais manque dans plusieurs sources (3, 7 et 9); il n'y a pas de correspondant non plus en mandinka.

nùgu "être lisse" est attesté comme verbe statif en 1, 2, 5, 6 et 7, mais ce lexème est encore mieux attesté comme verbe de processus. En mandinka il a le statut de verbe.

nàna "champion", "célèbre" est un lexème assez bien attesté à travers les parlers manding en qualité de nom ou d'adjectif. Seule la source 7 le donne comme verbe statif (1).

nényc "être rugueux" est donné comme verbe statif en 1 et 7. Ce lexème apparaît ailleurs (ainsi qu'en mandinka) comme verbe de processus ("démanger"). Mais la source 7 ainsi que 10 le donnent aussi comme nom au sens de "résidu du battage du mil (qui colle à la peau et provoque des démangeaisons)".

sàla- apparaît dans le dictionnaire de BAILLEUL comme un radical qui n'existe que dans les formes dérivées sàlayá "paresse" et sàlabaatú "paresseux". Selon les sources ce lexème est donné avec le statut de nom ("un paresseux") ou de verbe statif ("être nonchalant"), ou les deux. Il est signalé comme verbe statif en 3, 5, 6, 7 et 9.

sáni "être propre, pur" est donné comme verbe statif en 1, 6 et 8. Ailleurs, on ne rencontre généralement que le verbe de processus dérivé sáníya. Un rapport étymologique avec sánu "or" est probable: l'or

(1) Du point de vue dialectologique, ce terme se signale par une stabilité anormale du  $\eta$ -, qui apparaît dans toutes les attestations alors qu'en règle générale  $\eta$ - alterne au moins avec  $w$ -. Ceci suggère un emprunt relativement récent, peut-être au soninké où ce terme est attesté sous une forme identique.

de noter symbolise la pureté. Il est curieux que la forme propre aux parlers occidentaux sénu(n) (attestée par exemple par notre source 9 comme verbe statif au sens d'"être propre, pur") a été retenue par les missions chrétiennes pour traduire "saint" (1), et s'est diffusée avec ce sens jusqu'en bambara, où on a ainsi le doublet sání (Vst) "être propre, pur" / sénu (qualifiant) "saint".

sèbe est connu partout comme qualifiant de nom ("sérieux") qui s'emploie en outre de manière autonome comme nom dans certaines expressions (comme en français "prendre au sérieux", etc.). Ce lexème est aussi donné comme verbe statif en 5 et 7; BAILLEUL lui a trouvé ce statut dans un seul des trois parlers qu'il a pris en compte pour la rédaction de son dictionnaire bambara.

súma est en bambara un verbe de processus ("refroidir") et un nom ("fraicheur", d'où "ombre", "sensation de froid provoquée par un accès de fièvre"); il existe aussi comme verbe statif, mais seulement au sens d'"être lent, calme" (la relation métaphorique "froid" + "lent, calme" étant à rapprocher de "chaud" + "rapide, excité", cf. ci-dessus gwàn (2)). Ce lexème est donné par toutes les sources; il a le statut de verbe statif en 3, 4, 5, 6, 7 et 8, tantôt avec le sens propre d'"être froid", tantôt avec seulement le sens dérivé d'"être lent, calme".

wàra "abonder jusqu'à l'excès" est bien attesté comme verbe de processus partout ailleurs qu'en bambara. En 9, et en 9 seulement, ce lexème est donné comme verbe statif.

fùgàn est largement répandu comme nom pour désigner le métal dont sont faites les boîtes de conserves, c'est à dire un métal léger et malléable; il y a donc un rapprochement vraisemblable avec le verbe statif fùà "être souple" relevé en 5; et en mandinka nous trouvons aussi fùwàn "souple" qui fonctionne comme qualifiant de nom.

(1) par exemple: sàbayasénu "la Sainte Trinité".

(2) cf. aussi la valeur prise par l'anglais cool : "frais" + "calme".

kàsan "être méchant, féroce" apparaît exclusivement dans la source 1, et ne paraît pas rapprochable de lexèmes attestés par les autres sources.

gánan "être vigoureux (en parlant d'un enfant)" est un verbe statif attesté en 6, qu'il paraît raisonnable de rapprocher de 4 gbrá(n) qui est à la fois verbe statif ("faire le voyou") et nom ("enfant turbulent, voyou"). Il est envisageable d'étendre le rapprochement à 5 gbáá(n), verbe de processus signifiant "devenir excessif" (en parlant de la chaleur, ou de la quantité de sauce versée sur le riz, etc.).

kùdu "être court" est un verbe statif donné sous cette forme en 6, et qui se retrouve en 7 sous la forme kùtun. Il est possible que l'on ait là le maintien d'une forme ancienne de la racine qui a donné par ailleurs sùrun "être court". En effet, on sait depuis longtemps qu'il y a pour un nombre important de mots une correspondance régulière entre s- des parlers manding et k- des autres langues mandé, sùrun faisant partie des termes concernés par cette correspondance. Or, une étude de détail de ce problème révèle que dans plusieurs cas, la forme en k- n'est pas totalement absente du manding, où elle apparaît sporadiquement en différents points de la périphérie du domaine <sup>(1)</sup>. C'est peut-être ce qui se passe ici. Mais une autre explication est aussi possible, qui voit là le résultat d'une attraction paronymique avec une racine \*kútun qui en tant que verbe de processus signifie "enlever un morceau de quelque chose" et en tant que nom "morceau, bout": la morphosyntaxe du manding est telle qu'un syntagme d'association construit selon l'ordre "déterminant, puis déterminé", par exemple yíri-kutun "bout de bois", se prête à une réinterprétation comme syntagme qualificatif où le deuxième terme déterminerait le premier (soit ici quelque chose comme "bois court"); la ressemblance à la fois formelle et sémantique entre yíri-kutun et yíri-sutun peut fort bien favoriser une telle réinterprétation, au terme de laquelle une structure prédicative à ká kùtun peut apparaître par analogie avec à ká sùtun.

(1) Un cas typique est celui d'une racine pour "tortue" bien attestée à travers différentes familles de langues négro-africaines. Dans les parlers manding centraux, cette racine a donné des formes telles que sira, sida, sita, sùta, mais des formes en k- sont attestées aux deux extrémités ouest et est de l'aire manding: mandinka kùta, marka kúá.

tòole "être ridicule" est un verbe statif signalé en 7; on a en mandinka tòolee "ridicule" qui fonctionne comme qualifiant de nom. Vu la distribution géographique de ce lexème, il est probable qu'il s'agit d'un emprunt au soninké toole.

kènge "être malin" est donné aussi comme verbe statif en 7; on retrouve curieusement en 5 un verbe statif gèè(n) "être malin", mais cette racine semble absente de toutes les autres sources.

tùnee "être laid, vilain", attesté en 8, est peut-être à rapprocher de 1 cúne "dernier au jeu" et de 10 cúnee "incompétent". Ou bien faudrait-il chercher un rapprochement avec le soninké tuune "chacal"?

cáá apparaît en 2 comme verbe statif ("être chaud") et comme verbe de processus ("chauffer"). Dans le parler voisin de Zaba on retrouve ce même terme, mais selon la perception que j'en ai, la transcription kía serait pour le parler de Zaba plus adéquate. Quoi qu'il en soit, le c- du marka de Safané n'apparaît dans les correspondances interdialectales que comme correspondant de k- suivi de voyelle palatale, ce qui va dans le même sens. On peut tout de suite exclure la possibilité d'un rapprochement étymologique entre ce terme et les racines qui ont donné ailleurs káa "être chaud" ou tiá "chaleur": d'abord les tons ne correspondent pas, ensuite le marka de Zaba maintient sans exception les alvéolaires intervocaliques des autres parlers, enfin le marka (à la différence des parlers du centre de la Côte d'Ivoire) ne développe jamais de palatalisation dans les racines de schème vocalique a-a. En tenant compte du fait que la racine d'où provient ce verbe statif à ton haut du marka doit se retrouver ailleurs avec un ton bas, et en ayant à l'esprit les processus sémantiques déjà largement illustrés dans l'énumération ci-dessus, le rapprochement étymologique qui me paraît le plus probable est avec kè "homme" → kè-ya "virilité" (d'où l'idée d'ardeur, agressivité, etc. dont le lien métaphorique avec l'idée de chaleur est évident). Rappelons qu'avec sí → sí-ya → cá nous avons déjà rencontré un cas de verbe statif vraisemblablement issu d'un dérivé en -ya.

munun "être semblable" est un verbe statif donné par la source 9; ce lexème se retrouve en mandinka comme verbe mais ne semble pas avoir de correspondant ailleurs.

see "être fade" est aussi un verbe statif donné par 9. Ce lexème se retrouve en mandinka, et là il fait partie de cette catégorie de lexèmes (voir ci-dessus) qui ne sont pas attestés à l'état nu mais qui donnent naissance à des couples de dérivés: séémaa "fade" / sééyaa "s'affadir". Aucune des autres sources recensées ici n'atteste ce lexème, mais j'ai rencontré en maninka de Sagabari (sud du cercle de Kita) un verbe sééyaa "s'affadir".

náma "glissant, gluant" n'apparaît dans aucune des sources mentionnées ci-dessus comme verbe statif; je cite toutefois ce lexème ici car je suis certain de l'avoir rencontré au moins deux fois avec le statut de verbe statif: d'une part dans l'idiolecte d'Aby SANGARE (auteur de la description du dioula de Kong et elle-même issue d'une famille d'origine malienne installée à Bouaké), d'autre part dans le maninka de Sagabari.

Terminons cette énumération par un petit groupe de lexèmes donnés comme verbes statifs en 9, et qui à ma connaissance n'ont pas de correspondants dans les autres parlers manding: juya "être sot", kaayee "être poltron", kalayii "être rusé", layasaa "être en mauvais état".

## 7. LA RELATION ENTRE VERBES STATIFS ET NOMS.

L'énumération ci-dessus a fait largement ressortir l'existence d'une dualité fréquente nom / verbe statif, dualité dans laquelle le verbe statif prédique une qualité caractéristique du référent du nom dont il est homonyme. On peut se demander s'il s'agit là de termes au départ substantivaux qui auraient acquis ultérieurement le statut de verbes prédiquant une qualité, ou l'inverse.

Si on se réfère aux langues dont l'histoire est connue, on voit qu'un processus courant dans l'évolution des langues est celui par

lequel le signifié d'un substantif se réduit à un trait considéré comme particulièrement caractéristique, le terme en question perdant alors son fonctionnement substantival pour assumer, dans le cadre d'une prédication ou d'une détermination, la qualification d'autres substantifs (par exemple en français: *orange* (fruit) → *de couleur orange*). Mais un processus inverse est lui aussi bien attesté, processus par lequel un objet sera désigné par un de ses traits caractéristiques, un qualificatif pouvant ainsi acquérir le statut de substantif (par exemple en français, *piquant* peut être synonyme d'*épine*).

Dans le cas d'une langue dont on ignore l'histoire, comme c'est le cas du manding, il est donc difficile de déterminer dans quel sens a pu se faire le changement de catégorie. On peut tout au plus chercher des indices dans la distribution géographique des faits. Lorsqu'un lexème est attesté comme nom dans la totalité du domaine manding et n'a le statut de verbe statif que sur une portion limitée du domaine, l'hypothèse la plus vraisemblable est qu'il s'agit d'un ancien nom qui a acquis le statut de verbe statif à une période où les parlers manding évoluaient déjà de manière relativement autonome. Lorsqu'à l'inverse le statut de verbe statif est universellement attesté alors que le statut de nom ne l'est que sporadiquement, on peut penser que la valeur d'origine du lexème est de type qualificatif, et que la valeur substantivale est une acquisition relativement récente. Mais il ne s'agit là que d'indices.

## 8. LE SEMANTISME DES VERBES STATIFS ET LE TRAIT "ANIME".

Nous avons noté à plusieurs reprises, dans l'énumération des verbes statifs, l'existence d'une nuance de sens entre l'emploi d'un lexème donné comme verbe statif et l'emploi de ce même lexème, soit comme verbe de processus, soit comme déterminant qualificatif d'un nom. Voici la liste des verbes statifs concernés par ce phénomène:

kéne (Vst) "être en bonne santé" / (Qual) frais, cru <sup>(1)</sup>

(1) Le mandinka distingue kénde "en bonne santé" de kére "frais, cru", mais dans ce parler aucun de ces deux lexèmes n'admet un fonctionnement verbal.

gwàn	(Vst) "être rapide" / (Vpr) "chauffer" (1)
kólon	(Vst) "être un bon à rien" / (Qual) "usagé"
súma	(Vst) "être lent" / (Vpr) "refroidir"

On ne peut qu'être frappé par le fait que dans tous les cas, l'emploi comme verbe statif implique pour le sujet le trait "animé", alors que le même lexème employé comme verbe de processus ou qualifiant d'un nom s'applique à un substantif qui est en général "inanimé".

#### 9. LES VERBES STATIFS ET LES FLUCTUATIONS DE LA NASALITE FINALE.

Les lexèmes manding peuvent comporter en finale une nasalité qui se réalise diversement selon les parlers: dans les parlers de l'extrême-ouest du domaine, cette nasalité finale se réalise comme [-ŋ]; dans les parlers maninka de Guinée ou de la région de Kita au Mali, elle s'intègre à la voyelle finale, qui est réalisée nasale; ailleurs, la nasalité finale peut aussi se réaliser comme une nasalité vocalique, mais on trouve souvent une tendance (qui a été totalement systématisée par les parlers de l'extrême-sud) à ce que cette nasalité finale devienne en finale absolue une nasalité latente, qui ne réapparaît qu'à l'occasion d'alternances morpho-phonologiques déterminées par la nature de la jonction avec l'unité suivante. Outre ces différences d'une zone à l'autre dans les manifestations de la nasalité finale, on note du point de vue dialectologique qu'il s'agit d'un trait particulièrement fluctuant, dont la présence ou l'absence dans tel ou tel lexème donne lieu très fréquemment à des variations dépourvues de toute régularité géographique.

Or il est curieux de noter que pour la catégorie des verbes statifs il se manifeste une tendance nette à ce que les variations de la nasalité finale se systématisent pour acquérir un statut grammatical. Cela se produit de deux façons différentes.

(1) Rappelons que cette différenciation ne vaut pas pour le bambara gwàn, mais pour les attestations de ce lexème dans d'autres parlers.

(a) Dans plusieurs cas, un lexème en tant que nom a une terminaison orale, alors que le même lexème en tant que verbe statif a une terminaison nasale. On a par exemple en marka dũ̀̀ "cadet" à côté de dũ̀̀n "être petit". Mais c'est en kagoro que ce phénomène semble le plus systématique. On relève en effet dans ce parler:

fàsa "nerf"	fàsan "être coriace"
júgu "ennemi"	júgun "être méchant"
kúna "poison"	kúnan "être amer"
nóγo "sauté"	nóγon "être sale"
ḡanya "résidu de battage du ḡil"	ḡanyan "démanger"

Il importe de souligner que cette alternance ne se fait pas au hasard, puisque dans tous les cas c'est le verbe statif qui présente une nasalité finale contrastant avec la terminaison orale du nom.

(b) Dans d'autres cas, c'est au contraire un verbe statif à terminaison orale qui prend une nasalité finale pour fonctionner comme déterminant dans le syntagme qualificatif. Ce phénomène est particulièrement systématique en xasonka, où on relève:

tári "être rapide"	-tariŋ "rapide"
xòle "être difficile"	-xoleŋ "difficile"
xúli "être lourd"	-xuliŋ "lourd"
mèse "être mince"	-mesen "mince"
tími "être sucré"	-timiŋ "sucré"
màxa "être mou"	-maxaŋ "mou"
dóxo "être petit"	-doxon "petit"
kìlilì "être jaloux"	-kìlilìŋ "jaloux"
sénu "être propre"	-senun "propre"
sùtu "être court"	-sutun "court"
wùle "être rouge"	-wuulen "rouge"

En réalité dans le cas (b), il semble que ce qui est véritablement pertinent, c'est la fonction de déterminant qualificatif d'un nom plutôt que la catégorie des verbes statifs, c'est à dire que la nasalisation semble liée à la fonction de déterminant qualificatif d'un nom tout en étant relativement indépendante de la catégorie d'origine de la forme qui

assume ce statut. La preuve en est qu'en mandinka, parler qui ignore la catégorie des verbes statifs, plusieurs verbes aptes par ailleurs à assumer la fonction de déterminant qualificatif présentent dans cet emploi une nasalité finale qu'ils n'ont pas en tant que prédicat: tɔli "pourrir" donne comme déterminant qualificatif-tɔliŋ "pourri".

La question est de savoir s'il convient d'ériger ces variations de la nasalité finale en mécanismes de dérivation. D'un point de vue strictement logique, rien ne s'y oppose dans le cadre d'une description synchronique. Mais la faible systématisme du phénomène ainsi que son caractère géographiquement sporadique suggèrent, dans la perspective dialectologique, de poser au départ une fluctuation phonétique d'où pourrait peut-être émerger, du moins dans certains parlars, un véritable mécanisme de dérivation, plutôt que de chercher à voir là les traces d'un ancien dérivatif.

#### 10. EN GUISE DE CONCLUSION : APERÇU SUR QUELQUES PROBLEMES CONNEXES.

Les parlars manding (à l'exception du mandinka) se caractérisent donc par une distinction tranchée entre deux catégories de verbes: les verbes statifs ont des marques prédictives spéciales, et ils ne participent pas de la même façon que les autres verbes aux mécanismes de dérivation.

Une telle situation semble exceptionnelle; en tout cas, je ne connais pour ma part aucune autre langue où une distinction grammaticale comparable aurait un caractère aussi tranché. Une situation infiniment plus courante (au niveau des langues du monde en général, et des langues négro-africaines en particulier) est celle où la conjugaison comporte une forme que l'on peut qualifier de "stative", sémantiquement comparable à la prédication en ká/mán du manding; mais les verbes qui présentent cette forme sont généralement par ailleurs des verbes comme les autres, l'aptitude à apparaître à la forme stative pouvant tout au plus servir à caractériser formellement une sous-classe de verbes de sens qualificatif.

Parmi les langues auxquelles les travaux les plus récents s'accordent à reconnaître une parenté génétique particulièrement étroite avec le manding, il est intéressant de noter que c'est une situation de ce type qui caractérise le soso et le vaï.

En soso, la forme de conjugaison qui me semble mériter le nom de "forme stative" est celle que HOUIS a désignée comme "aoriste", forme qui d'après les exemples relevés aussi bien chez cet auteur que dans diverses autres sources semble prédiquer un état en soi, c'est à dire indépendamment de toute référence à un éventuel processus dont cet état pourrait être conçu comme l'aboutissement. Cette forme du soso se présente comme la simple base verbale dépourvue de tout marqueur explicite. Aucune restriction n'est mentionnée quant à la possibilité pour un verbe de connaître cette forme.

En vaï, le terme de "statif" est utilisé par WELMERS lui-même, dans la description qu'il a donnée de cette langue, pour caractériser une forme qui selon lui est propre à un nombre limité de verbes de sens qualificatif. Comme en soso, cette forme se réduit segmentalement à la base verbale. Par contre, elle semble mettre en jeu une marque tonale: sur les dix verbes recensés par WELMERS à cette forme, sept y présentent un ton bas qui diffère de leur ton inhérent. La liste des verbes du vaï donnés par WELMERS comme acceptant cette forme est la suivante:

kosa	"être capable"
kun	"être capable"
kolo	"être grand"
lɔɔ	"être petit"
jaŋ	"être haut"
kpele	"être dur"
nyi	"être beau"
jao	"être mauvais"
namaa	"être glissant"
fanya	"être lourd"

On remarque que, sur ces dix verbes du vaï qui connaissent la forme stative à marque segmentale zéro, cinq sont apparentés de manière

évidente à des lexèmes manding appartenant à ce qui a été défini comme le noyau de la catégorie des verbes statifs: ɓɔɔ, jaŋ, kpele, nyɪ et jao. Un sixième (namaa) est apparenté à un lexème manding qui a au moins dans quelques parlars le statut de verbe statif. Deux autres (kosa et kuŋ) correspondent en manding à des verbes de processus, deux enfin (kolo et fanya) ne semblent pas se prêter à des rapprochements avec le manding.

A partir de là, on pourrait se demander si la catégorie des verbes statifs du manding ne serait pas issue d'une telle situation, par un processus de spécialisation: un nombre limité de verbes auraient cessé de pouvoir fonctionner aux formes autres que la forme stative, alors que la plupart des verbes auraient par contre perdu cette forme - processus qui n'exclut pas un enrichissement ultérieur de la catégorie qui se serait ainsi constituée: on imagine fort bien (et l'inventaire ci-dessus va dans ce sens) que certains des verbes statifs actuels aient pu être au départ autre chose que des verbes, qui seraient entrés dans cette catégorie sous la pression de leur analogie de sens avec les prédicats à valeur qualificative y figurant djä.

Cette hypothèse, par certains aspects séduisante, se heurte toutefois à une difficulté sérieuse: en soso ainsi qu'en vaɪ, la forme stative des verbes se caractérise par l'absence de marque apparente au plan segmental au moins, alors que les verbes statifs du manding présentent la marque explicite ká.

Ceci conduit à poser, à la fois du point de vue synchronique et du point de vue diachronique, le problème de la relation entre la catégorie des verbes statifs et un type de prédication sémantiquement semblable sinon identique à celui que réalisent les verbes statifs; ce type de prédication n'est attesté, du moins de manière productive, que sur une partie de l'aire manding, et il présente la caractéristique, banale dans d'autres langues mais exceptionnelle en manding, de ne mettre en jeu (du moins au positif) aucune marque prédictive explicite.

Cette structure, au moins sous sa forme la plus productive, semble propre aux parlars maninka de Guinée et de la région de Kita au

Mali. En maninka de Kita par exemple, il existe une structure prédictive schématisable comme:

Sujet (+ tùn) + Attribut (+ nítè)

Soulignons qu'il s'agit bien là d'un véritable schème de prédication, identifiable comme tel par des aptitudes transformationnelles équivalentes à celles de la proposition à prédicat verbal, et non pas d'une structure marginale. Dans ce schème de prédication, la position de sujet est occupée par une expression nominale ne présentant aucune caractéristique particulière. L'autre constituant obligatoire s'identifie comme "attribut" du fait que sa position relativement aux morphèmes tùn (marque de l'inactuel) et nítè (marque de la négation) est identique à celle qu'occupe, dans les autres schèmes de prédication, l'extension attributive du sujet. Quant aux unités aptes à figurer dans cette structure en position attribut, elles semblent correspondre aux adjectifs (non prédicables) des autres parlars. En particulier on trouve là ces unités sporadiquement attestées ailleurs comme verbes statifs mais qui ont dans la plupart des parlars le statut d'adjectif non prédicable. Par exemple bèse "coquet" n'a été relevé comme verbe statif que dans une des sources, ailleurs il s'agit d'un adjectif: or dans le parler de Kita, à bèsè "il est coquet" est un énoncé acceptable et qui présente toutes les caractéristiques de complétude syntaxique. Et nous aurons la même chose avec dànga "malpropre", jíto "poltron", kúda "neuf", etc. Par contre, il y a une différence importante entre cette structure et les "phrases nominales" d'autres langues dont on serait à première vue tenté de la rapprocher: si cette structure est apte à prédiquer l'attribution d'une qualité, elle ne saurait par contre exprimer une relation d'identification.

Il est donc tout à fait possible que cette structure "sujet + attribut" sans marque prédictive apparente, qui synchroniquement doit être analysée comme une structure de prédication non verbale, soit par contre historiquement la continuation d'une forme stative des verbes qui en proto-manding aurait fonctionné comme elle continue de le faire en soso et en vaɪ. Beaucoup de lexèmes qui ont actuellement dans la plupart des parlars manding le statut d'adjectif non prédicable pourraient ainsi avoir

été au départ des lexèmes verbaux qui auraient perdu leur fonctionnement prédicatif.

Les différences évidentes entre ce schème de prédication du maninka "sujet + attribut" et les phrases nominales telles que les attestent d'autres langues vont en tout cas dans le sens de cette hypothèse: l'attribut ne peut être ni un lexème substantival, ni une expression nominale pourvue de ses marques de spécification. Cette restriction à première vue surprenante est naturelle dans l'hypothèse où l'on aurait là une ancienne forme de conjugaison qui aurait cessé d'être reconnaissable comme telle.

Proposons donc comme hypothèse pour orienter les recherches à poursuivre sur cette question que le proto-manding aurait connu dans sa conjugaison une forme stativale dépourvue de marque segmentale explicite, et que les lexèmes verbaux usités à cette forme:

- ou bien auraient perdu le reste de leur conjugaison (d'où l'émergence de la structure "sujet + attribut" du maninka);
- ou bien seraient devenus des adjectifs au sens donné ici à ce terme;
- ou bien auraient été "récupérés" par une catégorie de verbes statifs à marque prédicative explicite dont l'origine reste dans l'état actuel des choses assez obscure.